

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

UN RÊVE
D'ENFANCE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Homme qui chaussait du 62

Une promesse d'été

DANIEL CROZES

UN RÊVE D'ENFANCE

Roman



© Éditions du Rouergue, 2022.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0615-5

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À ma mère qui rêvait d'être institutrice
et à qui on ne permit pas de le devenir...*

1

Les lattes du parquet grincèrent dans le couloir. Les gonds de la porte gémirent. Lorsque Germaine pénétra dans la chambre de sa cadette, Marielle était éveillée depuis un moment. Réfugiée sous la couverture de laine, elle terminait à mi-voix les dernières révisions de géographie : les départements de France, leurs chefs-lieux, leur population, leurs massifs montagneux et leurs sommets, les fleuves et leurs principaux affluents. En ce mercredi 14 juin 1944, elle était convoquée dès 9 heures au cours complémentaire du chef-lieu de canton pour la journée d'épreuves du certificat d'études. Il était cinq heures. Une lune pleine et blanche éclairait le hameau des Vignes, diffusant dans sa chambre une lumière jaunâtre à travers le rideau de la fenêtre qui était d'une couleur safranée. Depuis une semaine, avant de s'endormir, en se réveillant, en surveillant les

vaches ou les brebis dans les prés, Marielle ne pensait qu'au certificat. Elles n'étaient que deux élèves de sa classe à se présenter à l'examen, Marielle et Mireille, toutes deux de ce même hameau des Vignes et donc voisines. Depuis quelques semaines, le jeudi après-midi et le dimanche après-midi, elles s'étaient souvent retrouvées tantôt chez Marielle tantôt chez Mireille, autour de la grande table de la cuisine familiale ou sous un arbre pour achever les révisions de ce que leur institutrice leur avait enseigné en prévision du certificat. Lectures et récitations, grammaire, orthographe, conjugaison, chant, problèmes de volumes, de surfaces, de trains qui se croisent et de robinets qui fuient, calcul mental, tables de multiplication, grands événements de l'histoire, nomenclature des départements... Pour chaque matière, elles avaient appliqué à la lettre les instructions de sœur Marthe, la directrice de leur école, qui ne les accompagnerait pas à Plaisance – le chef-lieu de

canton – contrairement à l’instituteur laïque qui entendait soutenir jusqu’au bout ses deux candidates et ses trois candidats pour leur dispenser ses derniers conseils. En revanche, la religieuse les avait recommandées à la maîtresse qui était chargée de la classe des grandes de Notre-Dame à Plaisance et présenterait cinq candidates. Clément, qui habitait également le hameau des Vignes et passerait les mêmes épreuves mais sous la bannière de l’école publique, avait confirmé à Marielle et à Mireille la présence de son instituteur. La commune de Lasserre à laquelle appartenait le hameau des Vignes disposait donc d’une école sans Dieu – la Laïque – et d’une école de Dieu. Cette dernière avait été ouverte à l’automne 1940 par deux religieuses de Sainte-Anne dont la congrégation était présente dans le chef-lieu depuis 1879 ; elles y avaient été incitées par le gouvernement de Pétain qui favorisait l’enseignement catholique. Germaine et François Lavabre y avaient inscrit Marielle qui avait

pourtant fréquenté l'école laïque quand elle avait commencé son apprentissage de la lecture et de l'écriture, à l'image de sa sœur et ses trois frères. Catholiques pratiquants, ils n'avaient pas souhaité mécontenter le desservant de la paroisse au caractère ombrageux qui n'admettait pas la contestation ni, surtout, la supérieure de la congrégation qui avait accueilli leur fille aînée – Thérèse – dans le noviciat de la maison mère l'année même de la naissance de leur cadette. Marielle était une bonne élève au point que la directrice de l'école avait convaincu ses parents de l'envoyer au pensionnat de la maison mère après l'obtention de son certificat pour poursuivre ses études, préparer le brevet élémentaire que les plus brillantes passeraient dès leur troisième année. Sœur Marthe leur avait précisé qu'elle pourrait ensuite grâce au précieux diplôme enseigner dans l'une des écoles primaires de la congrégation. Devenir institutrice ? C'était son rêve d'enfant. Cette perspective séduisait d'autant plus Marielle

qu'elle n'était pas intéressée par le quotidien de la modeste exploitation des Lavabre ni par un mariage avec un agriculteur de la commune ou des environs. Auprès de ses parents, la proposition de sœur Marthe avait provoqué bien moins d'enthousiasme. Ils devraient dépenser pour ses études alors qu'ils n'avaient pas déboursé un centime pour les quatre autres enfants. Après son certificat, Ambroise avait fréquenté les deux séminaires de Rodez avant de rejoindre le séminaire des Missions étrangères de Paris. Thérèse avait travaillé avec ses parents dans les champs, à la porcherie, au potager, à la maison pendant trois années avant son admission au noviciat. Sylvain, qui détestait les livres et l'école, avait été employé dans un grand domaine avant de retourner sur la ferme familiale dont il était appelé à prendre la succession. Quant à Paulin, il avait été embauché comme berger par un gros exploitant et, depuis ce printemps, comme métallo à l'usine du Saut-du-Tarn, près d'Albi. À l'éle-

vage et aux cultures, il préférerait sans hésitation la métallurgie mais sa décision n'avait pas chagriné ses parents dans la mesure où il percevrait sa quinzaine. Ils auraient souhaité que Marielle emprunte également le même chemin, devienne apprentie couturière pour acquérir rapidement son autonomie après ses trois années de formation. Hortense Viarouge, la couturière de Lasserre, n'aurait certainement pas rechigné à l'engager. Avec son époux qui était tailleur, ils disposaient de trois salariés et de deux apprentis. Ils avaient renoncé à la solliciter devant l'insistance des religieuses à l'accueillir au pensionnat de leur maison mère. Elles prétendaient que Marielle avait la capacité d'obtenir son brevet élémentaire puis de devenir institutrice. Ils y avaient consenti, mais sans conviction. L'éducation des jeunes filles et leur promotion sociale n'étaient pas prioritaires pour la majorité des familles paysannes. Aussi, Marielle avait-elle travaillé sans relâche depuis l'automne

et plus encore ces dernières semaines pour bien préparer les épreuves, s'octroyer un excellent classement cantonal et démontrer qu'elle pourrait ensuite obtenir le brevet élémentaire. Appréciant le privilège dont sa sœur et ses deux frères n'avaient pas bénéficié, déterminée à dépenser sans compter son énergie et son temps pour réussir, elle était bien consciente qu'elle aurait la chance d'échapper à la condition peu enviable d'une majorité d'adolescentes des campagnes qui étaient condamnées, dans quelques années, à épouser l'agriculture, le commerce ou l'artisanat au moment de leur mariage, même si elles n'en ressentaient aucune vocation.

Marielle ne s'attarda pas. Elle s'équipa de chaussettes, chaussa de vieilles pantoufles et endossa un gilet de laine pour rejoindre la cuisine. Son père s'y trouvait déjà, attablé devant une assiette de soupe fumante. Elle déposa un baiser sur ses joues rasées de frais puis le regarda tendrement.

Ils échangèrent un sourire et il lissa de ses doigts sa moustache finement taillée. À son tour, elle s'attabla. Même si elle n'avait pas faim, elle s'obligea à prendre une louchée de bouillon, un morceau de saucisse sèche conservée dans l'huile, un morceau de fromage fabriqué par sa mère qu'elle tartina sur une tranche de miche, une poignée de cerises sucrées et juteuses. La matinée promettait d'être longue avec la dictée et ses exercices, la rédaction et les problèmes de mathématiques. Marielle mangea en silence tandis que le tic-tac de la pendule rythmait le temps et que Germaine préparait leur casse-croûte de la mi-journée à la lumière d'une lampe à carbure qu'elle avait déposée au milieu de la table. Depuis deux jours, une coupure de courant – la énième depuis une semaine ! – privait d'électricité les familles des Vignes. Au-dehors, le hameau s'éveillait comme chaque matin quand l'aube chassait la nuit. Les coqs s'égosillaient dans les poulaillers en manifestant leur impatience

à retrouver la liberté. Les chiens de garde et de berger aboyaient dans les cours et se répondaient. Les vaches meuglaient dans leurs étables. Les cochons grognaient dans les porcheries en attendant leur bouillie matinale et Marielle les entendait depuis la cuisine puisque leurs logettes se trouvaient au rez-de-chaussée de leur maison. Sa collation terminée, elle s'enferma dans la souillarde pour une toilette sommaire puis retourna dans sa chambre. Alors, elle brossa ses cheveux châtons, légèrement ondulés et retombant sur ses épaules, puis s'habilla chaudement pour pouvoir affronter la fraîcheur matinale sur l'attelage des parents de Mireille. Même si la Saint-Jean approchait, les températures n'étaient guère estivales et François Lavabre avait remarqué, ces jours derniers, des traces de gelée blanche dans les bas-fonds. Marielle était coquette dans sa robe du dimanche, à carreaux gris et au col Claudine, son gilet assorti et son béret bleu ciel. Sa camarade de classe, Mireille Combes,